avons fait descendre, confirmant ce qui existait déjà avant lui, afin que tu avertisses La Mecque et les gens alentour» (« al-An'âm», 55e- 6e, v. 90, 92), une question se pose : que penser de la partie historique du Coran, la partie factuelle où est relatée l'histoire de la prédication mohammadienne, où sont rapportés les évènements qui ont marqué sa vie et son apostolat comme les batailles de Badr et du «Fossé» et des noms de personnes comme ceux d'Abou Lahab et de Zeyd (fils adoptif du Prophète) ? Figure-t-elle, cette partie historique, dans l'«Ecriture primordiale» révélée aux anciennes communautés ?

Dieu ne demande pas aux hommes d'adorer le Coran, de rester pétrifiés devant sa splendeur mais de l'étudier, le méditer, chercher à travers ses descriptions, ses allusions, ses paraboles, ses métaphores et ses allégories les clés des mystères de la création, de l'univers et de Dieu lui-même. Dans la seule et très belle sourate «al-Qamar» (37e-54e), il est une demi-douzaine de fois répété : «Nous avons rendu le Coran facile pour la méditation. Y a-t-il quelqu'un pour réfléchir ?» Tout comme Il ne leur demande pas d'adorer le Prophète mais de le suivre dans la «Direction» qui lui a été révélée et qui est celle du bien des hommes.

Il les presse de s'élever en savoir, incite les «doués d'intelligence» parmi eux à réfléchir sur Ses signes («ayates»), les met au défi de trouver dans le Coran des contradictions et de composer des versets semblables. Il les a exhortés des dizaines de fois à étudier l'histoire des anciens peuples, ce qui ne peut être valablement fait qu'avec le concours de l'archéologie, l'anthropologie, l'histoire et d'autres disciplines scientifiques.

Il leur a enjoint de se lancer à la conquête de l'espace : «Ô peuple des djinns et des hommes ! Si vous pouvez sortir du domaine des cieux et de la terre, alors faites-le. Mais vous ne le ferez qu'au moyen d'un grand pouvoir» («ar-Rahman», 97e-55e, v. 33).

Le Coran aurait connu aussi des changements dans son contenu, des versets ayant été abrogés tout en ayant été laissés dans le Texte : «Quand Nous faisons remplacer un verset par un autre, et Allah sait mieux ce qu'il fait descendre, ils disent : «Tu n'es qu'un menteur !» Mais la plupart d'entre eux ne savent pas» («an-Nahl», 70e-16e, v. 101). C'est dans cette sourate qu'il est question pour la première fois d'«abrogation» (naskh), sans autre précision sur les versets abrogés. On lit dans «al-Baqara» (87e-2e, v. 106) : «Si nous abrogeons un verset quelconque ou que nous le fassions oublier, nous en apportons un meilleur ou un semblable» ; ou encore : «Allah efface ou confirme ce qu'Il veut et l'Ecriture primordiale est auprès de Lui» («ar-Râad», 96e-13e, v. 39).

Se fondant sur un verset connu sous le nom de «verset du sabre», les tenants du littéralisme (ceux qui prennent le sens des versets à la lettre, sans se soucier du contexte dans lequel ils ont été révélés) considèrent comme annulées plusieurs dizaines de versets (114 issus de 48 sourates selon Ibn Hazm, 140 et plus selon d'autres) au motif que ledit verset, faisant partie de l'avant-dernière sourate à être révélée, annule ceux qui recommandaient patience et tolérance envers les non-convertis. Le voici : «Après l'expiration des mois sacrés, tuez les polythéistes où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et tendez-leur des embuscades. Si ensuite ils se repentent, accomplissent la salat et acquittent la zakat, alors laissez-leur la voie libre car Allah est clément et miséricordieux» («at-Tawba», 113e-9e, v. 5). On trouve le même verset, à quelques nuances près, dans une sourate antérieure : «Et combattez-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de polythéisme et que la religion soit entièrement à Allah. Puis s'ils cessent, ils seront pardonnés car Allah observe bien ce qu'ils font… Et s'ils inclinent à la paix, incline vers celle-ci toi aussi» («al-Anfal», 88e-8e, v. 39 et 61).

A l'autre bout, des modernistes ont également voulu se prévaloir de la théorie de l'abrogation pour demander l'abolition des versets médinois relatifs au djihad et à la femme. Que veut dire au juste abroger des versets ? Les retirer du Coran ? Cela n'a pas été fait et ne pourrait être fait. Les déclarer inapplicables ? Par qui et comment ? Les soumettre à un «moratoire» (suspension provisoire) comme a proposé un jour Tarik Ramadan au sujet des châtiments corporels appliqués aux femmes ? Il y a aussi d'autres manières d'arriver aux mêmes résultats que l'abrogation : par abus, en soumettant des versets à une acception qui n'est pas la leur, ou de facto, en ne les appliquant pas comme font la plupart des Etats musulmans.

Quelle différence, en effet, entre une loi non appliquée et une loi abrogée ? Les littéralistes et les fondamentalistes qui prônent le retour aux origines en toute chose devraient être, en vertu de leur propre logique, les premiers à réclamer la remise en ordre du Coran. Car qu'est-ce qui, aux yeux de n'importe quel musulman, peut paraître plus grave que de toucher au Coran, d'en modifier l'ordre céleste au risque de bouleverser sa philosophie, sa structure et sa cohérence ? Il n'est pas indifférent, comme on l'a vu dans les exemples donnés, que le Coran soit lu dans un ordre ou un autre. Les hommes qui ont pris cette décision ne jouissaient d'aucune once de sainteté, ne se prévalaient d'aucune autorité et leur acte n'a pas pris la dimension d'un évènement capital dans l'histoire de l'Islam alors qu'il l'est car ils ont quand même disposé de la parole de Dieu. Ils l'ont mise dans l'ordre que leur ont dicté leur bonne foi et leur conscience sans qu'un schisme éclate ou qu'ils soient désavoués ultérieurement.

Il n'est même pas sûr que le commun des musulmans d'aujourd'hui le sache ou s'en soucie. Rappeler ces faits, ces vérités historiques, peut par contre être pris en ces temps d'ignorance pour une atteinte à l'Islam. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il est maints domaines et maintes preuves, dont celle-là, où les musulmans du 1er siècle de l'Hégire (VIIe) étaient infiniment plus tolérants, ouverts et pragmatiques que ceux du XVe (XXIe). Pourquoi sont-ce les versets «durs» qui sont réapparus à notre époque et non les versets «doux» alors que le Prophète ne cessait de dire : «Ce qu'il y a de plus doux dans votre religion est ce qu'il y a de meilleur» ? Parce que les musulmans sont en guerre depuis plus d'un siècle : guerres de libération, guerres israélo-arabes, guerre contre l'ancienne URSS et les USA, guerre contre des régimes despotiques, guerre entre chiites et sunnites… Dans ces conditions, ils recourent tout naturellement à l'arsenal de versets révélés pendant les guerres qui opposaient l'Islam à ses opposants mecquois, médinois et juifs pour mobiliser et justifier leurs actes. Mais aussi parce l'islamisme a asséché les cœurs et durci les sentiments d'un grand nombre de musulmans entre eux d'abord, envers les autres ensuite.

La vision du monde de l'Islam ne peut pas être la même selon qu'on soit au premier siècle ou au quinzième siècle de l'Hégire. Peut-on dire des sciences humaines ou exactes qu'elles sont les mêmes qu'il y a seulement une génération? Il ne devrait pas, sensément, y avoir une interprétation unique, contraignante, autoritaire et définitive du Coran en dehors des dispositions relatives au rite car aucune exégèse ne peut prétendre être valable éternellement.

Des hommes ont eu la latitude d'interpréter à leur guise le Coran en s'appuyant sur le savoir de leur temps, mais on ne peut pas imposer à leurs successeurs, des siècles après, de s'y soumettre. A chaque palier d'évolution des connaissances humaines, au moins une fois par siècle, comme le recommandait indirectement le Prophète, on devrait pouvoir réinterpréter le Coran en ayant à l'esprit les dernières «révélations» de la science.

La manière dont le Coran a été rassemblé et unifié à l'époque de Uthman a été conduite comme un acte d'Etat, un acte politique, visant le bien de la communauté et dans lequel ni Dieu ni le Prophète n'ont eu une part. Ce qui libère l'initiative car s'il est admis que l'affaire est strictement humaine, pourquoi des institutions multilatérales qualifiées ne pourraient-elles pas, quatorze siècles après, remettre le Coran dans l'ordre où il est venu pour retrouver sa perspective inaugurale ? Cela est-il envisageable ? Oui et non. Oui, car cela faciliterait l'adaptation de l'ancien «tafsir» aux temps que nous vivons et ceux à venir. Non, car il est irréaliste de songer à retirer de la circulation le Coran dans le monde entier et dans toutes les langues de la terre pour le remplacer par un nouveau.

Non pas que la chose soit techniquement impossible, mais parce que la pesanteur culturelle et le poids des traditions sont plus forts que la vérité et l'intérêt de la «umma» ; parce que l'esprit d'initiative dont ont fait montre Omar, Abou Bakr, Uthman, Zaïd et de simples croyants du commun ne peut apparaître dans un milieu dominé par l'ignorance et la violence, dans un monde musulman où c'est la rue qui décide de l'orientation de la pensée et régule les mouvements de respiration de la société. D'aucuns pourraient répliquer que la civilisation islamique a pu naître, prendre son essor, durer plus de sept siècles et rayonner sur les trois continents connus de l'époque en dépit du chamboulement de l'ordre du Coran.

Oui, mais c'est par la suite, à cause du «tafsir» qui en a découlé que des aérofreins ont été installés dans sa mécanique, dans son cerveau, limitant sa liberté de pensée et son rayon d'action. Des civilisations à base religieuse beaucoup plus vieilles qu'elle à l'instar de l'hindouiste (Inde), la judaïque (Israël), la bouddhique (Chine et Corée du Sud), la shintoïste (Japon) et la chrétienne (Europe, Etats-Unis) la dominent du haut de leur supériorité dans tous les domaines parce qu'elles ne portent pas d'œillères, qu'aucun dogmatisme ne cadenasse l'esprit de leurs élites ou ne canalise les énergies sociales vers l'au-delà plutôt que vers la résolution des problèmes immédiats. Elle traîne la savate dans les souks, n'ayant rien d'essentiel à faire que de traquer les manquements, surtout féminins, à l'«orthodoxie».

Les musulmans aiment penser qu'il n'existe pas d'Eglise et de clergé dans l'Islam. Mais que sont ces cohortes d'ulémas, chouyoukh, da'iya, télécoranistes, mollahs et autres ayatollahs qui encadrent et supervisent le moindre frémissement dans leur pensée ou leur existence, sinon une autorité de fait, un clergé informel, quand ce n'est pas carrément un pouvoir théocratique ? Le Coran parle des «savants» sans les associer une seule fois à l'exercice religieux. Ils sont distingués pour leurs facultés intellectuelles et n'allaient pas tarder à apparaître partout où était parvenu l'Islam pour poser les jalons de la science moderne et propulser loin devant la civilisation islamique. Jusqu'à ce que les «ulémas» les rattrapent, usurpent leur titre et les chassent de la réflexion sur la religion.

Non satisfaits du titre, ils se sont institués en «héritiers des Prophètes». Les musulmans ont trop compté sur Dieu (at-tawakkûl) et pas assez sur eux-mêmes (ijtihad et tajdid) alors qu'il leur a plusieurs fois signifié dans le Coran qu'«Allah ne modifie pas un bienfait dont il a gratifié un peuple avant que celui-ci ne change ce qui est en lui-même» («al-Anfal», 88e-8e, v. 53) ou qu'«Allah ne change rien à l'état d'une communauté tant que celle-ci n'a pas changé ce qu'il y a en elle» («ar-Râad», 96e-13e, v. 11). Il s'agit dans l'esprit du Coran du changement de nos idées, tandis que les ulémas ont compris qu'il s'agissait de notre façon de nous habiller et de gérer notre pilosité. Wallahou â'lam !

N. B.

Les littéralistes et les fondamentalistes qui prônent le retour aux origines en toute chose devraient être, en vertu de leur propre logique, les premiers à réclamer la remise en ordre du Coran. Car qu'est-ce qui, aux yeux de n'importe quel musulman, peut paraître plus grave que de toucher au Coran, d'en modifier l'ordre céleste au risque de bouleverser sa philosophie, sa structure et sa cohérence ?

Des hommes ont eu la latitude d'interpréter à leur guise le Coran en s'appuyant sur le savoir de leur temps, mais on ne peut pas imposer à leurs successeurs, des siècles après, de s'y soumettre. A chaque palier d'évolution des connaissances humaines, au moins une fois par siècle, comme le recommandait indirectement le Prophète, on devrait pouvoir réinterpréter le Coran en ayant à l'esprit les dernières «révélations» de la science.

Publicité